

[1^{er} janvier, Dordives]

1^{er} janvier 1967. Dix-sept heures trente. Dordives.

Mon oncle de Lyon, Illioucha, est mort la semaine dernière. Nous étions ici, avec ma mère, et père à Nice quand un coup de téléphone le prévint et il le dit à ma mère. Le même jour nous arrivions à Lyon, le soir. Mon oncle était mort à midi. Pour le moment le contrecoup à cela, aux atroces formalités, à la « vision » de la bière à l'hôpital, à l'enterrement, au service de la synagogue, au comportement par moment effarant, par moment pitoyable, de ma tante, c'est contre l'insomnie – mon souffle que souvent je ne parviens pas à reprendre. Et les visions.

À présent, nous, ici. Mes parents au relais de campagne Le Barbizon. Demain, regagnons Paris. À minuit, le 31 décembre, nous étions devant les fenêtres de l'hôtel, mes parents et nous, et nous nous sommes embrassés en trinquant nos verres d'*Évian*. Toutes les voitures klaxonnaient. Mon oncle n'a pas souffert longtemps, mais le récit qu'en fait ma tante était si hallucinant que je me suis trouvé mal. Et mon père, éclatant en sanglots, au cimetière, pendant le sermon du rabbin. Le cérémonial juif est extraordinaire de simplicité, de terne. Aucun ornement. Je me suis senti presque mieux, après. Dans la soirée, la messe à la synagogue reste inoubliable. Ces chants, cette participation. Ce côté « non officiel ». Presque le christianisme primitif. Maurras se trompe : toute origine n'est pas laide. En tout cas jamais celle de l'Esprit.

[3 février, Dordives]

3 février [19]67. Onze heures. Dordives.

Que dire ? Lutte quasi sanglante à propos du livre : ce pauvre malade d'Alain continue à le trouver insuffisamment resserré. Délai légal jouant, sera peut-être publié par Bourgois à qui Silvia l'a donné. Là, il plait. De plus, Calmann[-Lévy] semble peu au courant de tout ça, et dois le voir semaine prochaine, sans parler du contrat (le sien) qui, après remarques de Marcelle et confirmations partielles de Société des Gens de Lettres est peu conforme à la norme. Donc, lutte en perspective au point que l'ex-ami Alain a raccroché en pleine conversation après m'avoir appelé. Il (salaud !) voulait un double qu'évidemment je ne pouvais donner.

Pièce ? Danet ne se décide pas à la lire. Tout continue donc, et cela après tant d'années, à battre de l'aile, face au succès florissant des « nouveaux » petits livres qui doivent devenir objets, bibelots, etc. d'auteurs se lançant également dans le cinéma, aux films « illisibles », vides, des mots, mots, mots, et crachant rageusement sur tout ce qu'ils ne peuvent créer. Car tout en revient à ça. Or ils ne peuvent rien créer. Donc, ils crèvent. Et leur façon de crever consiste à écrire des phrases mortes. Pauvres ! Pauvre de tout ! Moi, abandonné de tous mais, mais au moins plein de ce Tout ! Et j'aime mieux mieux ça ! Quel culot de ma part, en plein marasme – car aucune certitude que qui que ce soit publie mon roman – que de prétendre encore avoir la meilleure part !

Mais c'est ainsi. Pour une fois, aucun désir d'être désespéré. Je sais trop ce que je veux, ce que vaut mon œuvre, et tous, en s'épuisant à marcher dessus auront plus vite épuisé leur salive que la vérité de mon importance. Après tout, si à force d'insuccès, mon découragement se mue en certitude, n'est-ce pas un nouveau succès ? le plus important ? Plus l'œuvre est grande, plus est féroce la cicatrisation post-créatrice. Et plus sont féroces les ricanements ? Donc – et à vrai dire, je ne sais pourquoi – je me sens étonnamment sûr et dominant.

Ailleurs ? Suite avec Luce, où est mélange d'imprévus physique et autres. Frissons d'inconnu, et puis, ces ambiances différentes...

1967

[8 février, Paris]

8 – 2 – 67. Douze heures. Paris.

Hier, Henri est venu dîner. Avons parlé de Baudelaire, Rimbaud, Barbey [d'Aureville], Crevel. Lui, surtout, a parlé. Me sens sombre, mais c'est comme le temps. Le silence est la loi. Bien sûr.

Le monde n'est peuplé que de comparses. Comparses de qui ? Du grand premier rôle qu'est l'anonymat.

Alors ? Et cette autre phrase : j'ai pitié de moi comme d'un autre moi-même.

[3 mars, Paris]

3 – 3 – 67. Minuit. Paris.

Deux semaines à Châtel, où brume et cafard traînaient. Malgré tout, ski et soleil. Ici, rien, ou plutôt, les refus vont pleuvoir. (Pour mon roman.) Quant à la pièce...

Les mots ne peuvent plus me traduire. Mon moi cet intraduisible. Et pourtant, tu existes, dis-moi, puisque je te sens remuer, et aussi agonir... oui : des pages, des tonnes de pages où je donnais mes certitudes, puis mes rages, et peu à peu, le côté désertique...

On ne veut pas de moi ; allons ! mon livre, énorme, même défaut y compris... ils disent (les « amis », Henri, Alain, etc. avec qui j'ai rompu) : « Un grand livre est contenu dedans ». C'est incomplet. Car autour (de ce grand livre) il y a l'espace, qui fait partie de ce « grand ». Je le sens. Je le sais.

Je veux lier l'art au Chaos. Le Tout. Henri (à qui j'ai téléphoné ce matin) me dit que c'est alors une forme supérieure d'art. Justement. Mais comprenez-le !

[15 mars, Paris]

15 – 3 – 67. Paris. Midi.

Comme prévu, les refus continuent (Julliard). Hier, l'ai donné à Corti, l'indépendant qui a toutefois – il me l'a bien précisé – des goûts très précis.

Après, on verra. Et j'ai quarante-quatre ans ! Et tout, avant de s'écrouler, s'écoule. Mon Dieu ! Est-il possible que je sois un con ? Ou un moyen ? Ou n'importe quoi ?, mais autre que ce que je veux être ? Est-ce possible ? Tout m'aurait tellement trompé ? Une adolescence qui scintille et qui précède la rouille, la rouille. Je vais me nettoyer. Le soleil me refera scintiller. Les derniers jours, Dordives, avec ma mère. Bien léger éloignement de l'obsession éditrice [*sic*]. Retour vendredi. Henri relit le livre (version nouvelle) et il « marche » : mais il n'a lu que la moitié du premier chapitre.

Mon entrevue avec Calmann[-Lévy] (le mercredi) dura une heure trente : ils veulent me garder tout en me libérant pour ce livre : cela risque presque de me gêner auprès d'éventuels autres éditeurs. Mais y en a-t-il ? Par instants, mon angoisse se dissipe, sous les coups de quelque incroyable soleil que je ne savais pas enfoui si profond.

Ai-je idée d'autre livre ? Qu'à peine. Ultra-vaguement. Des impressions éparées. Mais quelle forme ? La forme pompe le fond ; il faut donc, pour chaque fond, une forme *ad hoc*. D'ailleurs, cela fait presque partie d'une idée plus générale : à chaque être, son propre univers, philosophie, croyance, etc. Par exemple, il me paraît inconcevable qu'un autre que le Christ puisse être chrétien, qu'un autre que Marx puisse être communiste, qu'un autre que Bouddha, bouddhiste. Car on ne peut vivre que dans l'univers que l'on s'est soi-même créé. Sinon, si l'on suit des vies tracées par d'autres, on ne vit pas, on vivote, et autant crever. C'est cela, l'horrible loi du royaume de l'Esprit. Disant cela, je m'attaque moi-même, car comment m'imposerai-je en tant qu'initiateur si l'on ne peut que s'initier soi-même.

1967

[22 mars (1), Paris]

22 mars [19]67. Midi. Paris.

Corti refuse mon livre. De son côté, Henri le lit attentivement : ne trouve que menus faits à changer. Si cela continue, peut-être, pourra-t-il m'aider chez d'autres éditeurs... en attendant, où aller avec double récupéré chez Corti ?

À part ça, la vie continue. Mes parents s'envolent dimanche pour l'Amérique : Canada, Mexique, USA.

Nouvelle : irons peut-être douze jours en Égypte... Puis les autres faits : voiture, [illisible], rêves. Ne réponds plus aux lettres explorées des unes et des autres qui viennent en Poste restante. Ne garde que Luce, pour je ne sais quelle raison. M'attire par un certain côté encore non défini.

Pour la pièce ? Vois que Danet se fout de moi et cesse de lui téléphoner. Après retour de Silvia (de Courchevel) verrai à reprendre la pièce pour la donner ailleurs. Donc, les difficultés pleuvent, et je n'ai pas de parapluie. Mais... ma peau devient imperméable.

1967

[19 mai, Paris]

19 mai [19]67. Dix-sept heures. Paris.

Pièce refusée par Terzieff. Quant à Laffont... Voir venir, puisque le directeur littéraire n'en a lu que les quatre-vingts premières pages. Il se réserve, va faire réunion lui, moi, Belmont. Pour la pièce... T[erzieff] n'aime pas l'anticipation. Tout cela est accablant, vu mon âge (quarante-quatre) et le néant obtenu. Me venge par d'innombrables (?) passades où l'élément du groupe égyptien figure en bonne place. Quant à Luce, dure toujours. Ici, là. Que dire ? Elle a ce quelque chose... plus rien en Poste restante.

Ma vie, mon talent, toutes les fleurs, où est-ce ? Où ?

[3 juin, Trouville]

3 juin [19]67. Dix-neuf heures trente. Trouville.

Donc, ai eu quarante-quatre ans. Inconnu et rien. Accablement et rien. Moments multiples d'insouciance et de joie. Et rien. Et sommes tous les trois (père à Nice) ici. Même hôtel et tout. Le soleil se couche. Avons d'abord été trois jours à Dordives. Me fais soigner les dents, les yeux, la jeunesse, quoi ! Il est vrai... que... Ai écrit notes sur Egypte sur demande d'Henri qui les a portées à Arland. Les verrai au retour. Penchemand (il y a une semaine) semblait un peu plus « net ». Des masses qui tiennent sur des riens. Et le soleil se couche (toujours !). Avec Luce, ici, là, à Dordives... m'y rejoint au fond des bois. Puis, restant d'aventures avec restant groupe égyptien. Voilà : certaines fois, ce succès... Moi, beau, etc. Et maintenant, Egypte contre Israël... Et partout... Quand apprendront-ils ?

Lis Philon : sur lui, extraordinaire.

[17 juillet, Paris]

17 juillet. Seize heures. [19]67. Paris.

Quarante degrés à l'ombre. Durant ce mois et demi, Silvia venue coucher à Dordives après spectacle à Montargis. Marcelle à moitié contente. Puis Henri et Nathalie. Tous sont repartis. Parents partis et revenus d'URSS. Israël a écrasé Egypte, et URSS battue (par ses alliés) discute. Tout et partout : sens dessus dessous vu Israël, Miracle, sorte d'appel quasi-mystique.

Ici, ennuis : Luce (enceinte !) toujours très fort elle et moi. Père de Marcelle, malade : par cette chaleur venons chaque jour de Dordives. Y retournons coucher. Et Marcelle de deux à sept en cette torride sordide banlieue et maison.

Puis : travail sur livre. Aurai fini : ai honte d'en parler.

[25 juillet, Paris]

25 juillet. Quinze heures. Paris ([19]67).

Que dire ? Le monde vit, brûle, discute. Moi aussi. Rien de personne (pièce donnée à J. Paget, poèmes envoyés à Silvia pour festival en Dordogne). Pas même fini « nouvelles » corrections roman. Va-ce (!) marcher chez Laffont ? Téléphonerai avant départ.

Ai passé trois jours avec Luce. Fûmes en Bourgogne. Qu'est-ce qui m'attire tant ? Quoi ? En plus des trois jours (Avallon, Vézelay, Autun) il y eut ces trois nuits. Le soir du retour, elle partait pour Yougoslavie au Club Méditerranée. Et pourtant j'aime Marcelle, là en ce moment, bagages car partons fin de semaine.

Pendant ce temps (chaleur torride depuis des semaines) des idoles littéraires continuent à être encensées. Dans les journaux spécialisés. Et moi, avec l'âge, le Temps, l'invisibilité... Dieu, puisque tu m'as donné, achève. Et si tu ne m'as rien donné, reprends.

Et alors ? Cette floraison de nullités (y compris Mourgue, que j'ai pris comme prétexte pour ce voyage de trois jours !) Et Luce ? Ni elle, ni sa famille ne « transcendent ». Elle : prof de couture à collège technique de Melun, blonde, lunettes, quarante ans. Mais je sais à quel point tout ça ne montre rien. Rien. Ses réflexions, ses regards, ces soudaines réactions que nous avons, ces étonnements devant moi (Dieu, ce dernier carré ?) [,] tout va-t-il peut-être bien ? Elle amasse mes télégrammes, lettres, article de *Combat* (celui sur l'Égypte, paru jeudi dernier), elle ne peut supporter que je parle séparation (d'avec elle), mais garde ce « quant à soi » froid, ironique.

Oh ! Les gouttes d'eau sur mon âme chauffée à blanc...

[4 août, Port-Cros]

4 août. Port-Cros. ([19]67.) Neuf heures.

Après trois jours de voyage, sous chaleur torride, sommes arrivés ici. À la première étape, Dordives-Vienne (chez *Point*) sommes passés par route du retour avec Luce et me suis baigné dans ce même canal... Donc, y pense... mais ça s'inscrit dans cette zone affaissée où les déceptions ne se résorbent pas. Il faudrait une grande circulation nouvelle pour les chasses.

Ici, toujours aussi, cette île, cette verdure et moiteur tropicales. Et l'hôtel, le public sont ici des gens connus (J. L. Barrault, etc.) et ça me fait envie. Et une partie des gens de l'an dernier, dont ce Kourganef, borné, prof en Sorbonne.

Ce côté inéluctable de la différence. De la radicale séparation. Même d'avec beaucoup d'autres, qui, tous, me méprisent. En attendant, ai appris que Laffont « espère » beaucoup en mon manuscrit. Si je pouvais avoir ma revanche...

[13 août, Port-Cros]

13 août [19]67. Port-Cros. Vingt-deux heures trente.

Vacances continuent. Le matin, sur mon rocher solitaire où je bronze et nage avec le masque. Marcelle vient m'y rejoindre. À une heure, retrouvons à l'hôtel ma mère qui s'est promenée dans le sentier, et déjeuner dehors, sous les palmiers et lauriers roses. Sieste. Puis, la plage. Dans le Midi, on se lie facilement : sur le port, noué conversation avec garçonnet de dix ans à l'extraordinaire langage sérieux. Souvent il vient m'attendre pour aller à la plage. Avec Kourganeff, parfois, séances de chansons russes, poésies, sur les sentiers ou plage.

Il y a ici le ministre du budget, son fils et fille, sa femme qui, l'autre soir, a parlé à ma mère de nos yeux... Ce même soir, d'ailleurs – nuit des étoiles filantes (11 août) nous étions tous installés sur les fauteuils de la terrasse, et – après d'autres, on m'a demandé de déclamer – ce que je fis : [«] Moesta et errabunda [»], etc. Puis, discussion littéraire. Ne restaient que les enfants du ministre et un petit provincial, futur prof. Grave discussion, et dissension. Ai fustigé Mauriac (ces pauvres rognures que ces jeunes (!) admirent !) et cette bonne pensée... Les ai choqués. Ils me saluent à peine. Pauvres ! Et dire que j'aurais pu être bien vu par un ministre !

À part ça, repos. Maman profite étonnamment ici, et père au Mont-Dore aussi. Marcelle, moins soumise aux chaleurs, revit enfin. Moi... aussi, bien sûr, mais par moments suis violemment entraîné vers Luce. Revis. Revis. Mais que fait-elle au Club ? S'y conduit comment ? Mais quelle idée de se poser ces questions : car : qu'est-ce que ça peut faire ?

Quant au reste : ai téléphoné à Belmont. M'a dit de – comme convenu – venir à Paris le 20 [sic], et qu'il aurait : « plaisir à me revoir ». J'ai marmonné : « moi aussi » et il a ri. Donc, pars le 21, dois être le 22. De plus, Luce doit rentrer le 23 ou 24. Mais avant irai à Poste restante : si pas de lettres d'elle, (une fois pris les renseignements sur les détails), aurai-je le cran de rompre ? Et puis, encore et toujours, mes écrits...

[15 août, Port-Cros]

15 août. Dix heures trente. Port-Cros.

Journées habituelles : soleil, vent. Les Kourganéff nous ont, le soir, rejoints sur la plage. De retour à l'hôtel, ai joué au ping-pong avec le jeune « admirateur de Mauriac », devant la fille du ministre Boulin. À quelques questions, ai répondu franchement (trop ?) sur mes livres, mon attente de gloire, etc. Oh !... Quand ?

Le soir, au salon, cercles, et ai bavardé longuement avec femme de l'écrivain américain Warren. Pour elle, Faulkner égale tout. Décidément...

[17 août, Port-Cros]

17 août. Neuf heures trente. Port-Cros.

La soirée – et la journée du 15 – furent curieuses : à midi – on déjeuna dehors – j’allai voir le menu affiché, quand la femme du ministre Boulin m’appela :

- Vous voulez nous donner les titres de vos livres ?
- Vous... vous me mettez dans une situation gênante.
- Pourquoi ? dit le fils Bertrand. Je veux les lire. Et Fabienne aussi.

La sœur – belle jeune fille – m’avait entendu la veille – au cours d’une partie de ping-pong parler de mes livres au jeune admirateur (provincial du sud-ouest, en Khâgne) qui m’interrogeait.

- Après, dis-je.
- Après quoi ?
- Après le déjeuner.

Je fis alors la liste et la remis sur la plage où les jeunes m’entourèrent. Tout l’après-midi, discussion littéraire (ils ne voulurent même pas aller à l’apéritif offert par un acteur de Barrault !) et nous revînmes. Le fils du ministre, Bertrand, vit au ministère, seul, meublé par le Mobilier national, (l’appartement du père, sans doute) et il constitue un cercle...

Le soir, extraordinaire dîner, dans le parc, le vent était enfin tombé. Mer, lune, collines de palmiers : tout. Et hier, c’est l’ingénieur italien qui me pose des questions (ce que je fais, etc.) pour m’annoncer brusquement qu’il me fera inviter cet hiver au Centre culturel Olivetti, à Turin, immense chose groupant bibliothèque de deux cents mille volumes, salles, théâtre du Seizième siècle, ciné, etc. Décidément, les vacances, et même – dents, yeux, peau, hasard, tout doit servir de sillon pour l’essentiel. La femme du ministre m’avait dit – en réponse à ma phrase : « Très peu de gens me connaissent » par :

- On vous fera connaître à beaucoup de gens.

[20 août, Sainte-Maxime]

20 août. Sainte-Maxime. Dix-neuf heures.

Sommes à La Résidence. À Port-Cros, ces derniers jours, il y eut réunions après dîner, ou sur la plage, vers le soir, et là, séances de poèmes, de chants, (souvent russes). Hier, au clair de lune, dans le petit jardin tropical, champagne d'adieu. Ce matin, tous nous ont raccompagnés sur le port (ceux de notre cercle) et le départ – moins surexcité que l'an dernier fut peut-être plus profond.

J'eus le temps, avant, de parler encore avec l'écrivain américain Warren – qui sait que j'écris – et il m'a promis son aide pour l'Amérique. Je lui enverrai mon livre. Lui a eu cette année le prix Pulitzer. Il a une curieuse tête attentive. Et hier soir, au jeu de la vérité (et il faut trouver qui a dit quoi sur vous), je découvris tout. Marie-France, la femme romantique du jeune et romantique patron Pierre Buffet, avait dit : « flamme ou volcan ? » Comme si l'on pouvait hésiter.

Demain soir, vais à Paris apporter à Belmont mon manuscrit. Irai aussi à Poste restante : s'il n'y a pas de lettres de Luce, fini. Romps. A moins qu'elle ne prenne les devants. M'aurait-elle « trompé » là-bas ? Ou bien quoi ? Me perds un peu dans ce dédale nouveau. Et donc, sommes ici, toujours aussi somptueux. Palace. Mer. Espace de collines. Voitures aussi. Mais sortons quand même de l'étouffement de Port-Cros.

Somptueux coucher de soleil sur les collines de biais.

[22 août (1), Paris]

22 – 8 – 67. Paris. Quatorze heures.

Suis arrivé ce matin et vais voir Belmont tout à l'heure. Avec mon manuscrit. Au retour m'arrêterai à Marseille prendre mon conte tapé et l'envoyer à Calmann[-Lévy] : ce sera le deuxième manuscrit.

Donc, deux lettres de Luce, sincères mais plates. De plus, elle prolonge son séjour d'une semaine, donc ne la verrai pas.

Qu'en penser ? Rien. Eût-elle dû quitter là-bas le 15, croyant que j'allais revenir à cette date ?

On ne sait rien. Mais en attendant, il me faut de la « chair fraîche ». Ai déjà téléphoné : à part Hélène Buvat (ancienne et triste histoire du temps de l'ENSET !) mais qui est grippée ! – rien. Et bien sûr, Marie-Claude, à Limoges, qui a sauté de joie. Mais c'est compliqué d'y aller. Verrai.

Maman et Marcelle sont restées à Résidence. Père à Vichy. Oui, c'est là le centre. Y pense.

[22 août (2), Paris]

Dix-huit heures.

Il m'a très bien reçu. Eût été désolé que – ne tenant pas compte de ses remarques – j'aie porté le manuscrit ailleurs. Veut me voir plus longuement. Dîner. Et espère. Comme moi. Pourvu que nos espérances se rencontrent, puis se confondent.

Par rapport à Luce, ça va mieux que tout à l'heure. Et toujours : ne sais que penser. Paris est beau, chaud. Attends visite d'Hélène. Puis, vais téléphoner à une d'Égypte. Demain, loue voiture. Via Dordives, vais Limoges, Lyon, Marseille.

[15 octobre, Dordives]

15 octobre. Dix-neuf heures. Dordives.

Depuis ce jour-là, il y eut avec Marcelle une ou deux scènes pénibles, vu qu'elle devine « l'autre ». Oui. Alors, hauts et bas, de même qu'avec Laffont dont troisième lecteur ne « lit » rien, pour le moment (il n'a pas fini) comme Belmont me l'a appris ce matin au téléphone. Ai passé sales moments depuis ce matin, et tout juste récupère, grâce à plan imaginé pour « détourner » l'attente. Vais donner la copie à Pauvert (le nombre d'éditeurs va diminuant !).

Ai fini deuxième pièce. Semble cette fois, bonne. (Paget m'a rendu la première, avec conseils de changements, mais est prêt à me recommander à deux directeurs théâtre.)

À part ça, articles dans *Combat* (pour rien !) valant quelques lettres, et... voilà. Parents bien revenus. Et toujours cette attente. Et Luce ? L'incroyable lien, bien, et pourquoi ? Voilà ce « quelque chose », qui est justement ce saut, ce surgissement..

Au fond, ça ne dépasse rien, mais ça jaillit. Et peut-être tout est là.

Ai reçu, hier, longue lettre d'Henri. Pourquoi mon silence ? Etc. Est-ce à la suite d'un coup de fil d'Alain ayant reçu ma lettre à Calmann[-Lévy] de rupture de contrat ? Les dates correspondent. Et moi, à quoi je correspond ?

[22 octobre, Dordives]

22 – 10 – 67. Dordives. Quinze heures.

Rien. Rien. Réponse de Calmann[-Lévy] me libérant du contrat : c'est bien. Mais dans compte-rendu des ventes, apprends que *R. d. A.* s'est vendu à huit cents exemplaires ! Incroyable ! Avec une telle presse, et le prix Combat. Comment n'être pas terrassé ? Après plus de dix ans et trois livres ! À se rouler par terre ! Unique consolation : encore cinquante exemplaire vendus en [19]67...

Alors, est-ce là ma Destinée ? L'aboutissement de toutes les laves ? Paroxysme ? Tout ? Ô Dieu. Est-ce moi ? Est-ce Toi ? Ce serait rien ? Et dans ce Rien, un tel grouillement ?

1967

[17 novembre, Paris]

17 – 11 – 67. Seize heures. Paris.

Quand pourrai-je en détail raconter le voyage de cinq jours en Belgique avec Luce ? Bruxelles, Bruges, et les impressions ? Plus tard. Ce fut bien, mais ici maman et Marcelle malades. Bref, depuis, tout s'est calmé, et je travaille, rêve, désespère...

De quoi ? Ai-je quelque chose ? Relis *Ulysse*... (comme pour Kafka) et puis... mon style trop classique. Puis : Luce. Qu'est-elle pour moi ? Selon les jours. Ai fait scènes, vu son « apathie » mais fut-ce juste ? D'autre part, appartement acheté (père a donné), puis conférences, vaguement radio. Mais... ces tourbillons me semblent stagnants.

[10 décembre, Dordives]

10 – 12 – 67. Dordives. Dix-huit heures trente.

Ces tourbillons prennent vaguement des formes : avec Luce rendez-vous réguliers, et par instants, flambées ou de jalousie ou de « physique »... J'eus avec elle, en Belgique, exactement ce que, j'attendais, voulais depuis toujours : dépaysement dans cet automne flamand avec quelqu'un d'autre que Marcelle... Oui, j'en rêvais depuis si longtemps... Certes, ce fut, pendant un temps, une source d'histoires, de scènes, de mensonges, mais je voulais trop pour m'en passer. Ces villes, ces feuilles mortes, ces canaux, et ce gothique flamboyant, partout, et puis ces sensations des villes du nord, ports, brume légère, trépidations ; sans parler des musées et puis, les nuits, et tout... Parfois, depuis le retour, ma rage contre l'apathie de Luce, alors que ses larmes après, montrent que c'est plutôt de la discrétion...

Maintenant, « rentrée dans l'ordre » avec Marcelle, que j'aime, évidemment. Ses parents sont casés chez son frère, et elle peut s'occuper du nouvel appartement.

Quant à moi, travaille d'arrache-pied à la forme définitive de mon roman. Par Mourgue, vagues attaches avec une émission de la radio, au cours d'une desquelles j'ai lié connaissance avec Alain Cuny (il avait lu mes textes en [19]64) et dans un café, lui ai parlé de ma pièce, (la deuxième, sur le klaxon). Il m'a proposé de venir la lire quand Laurent Terzieff y serait (lequel avait refusé ma première pièce remise par Silvia). Vais retéléphoner.

Avec Belmont (et un ami à lui) fûmes au [sic] Lipp, déjeuner. Très drôle, avec les catégories de « gens en place » plus ou moins. Belmont, tellement chic. Je ne savais pas qu'il était normalien. Et mon travail (eh oui, indispensable) le comble, je crois, vraiment.

[24 décembre, Paris]

24 – 12 – 67. Dix-huit heures. Paris.

Marcelle est dans son bain. J'ai mis des disques tziganes sur l'électrophone. Hier, avons acheté des meubles : forme italienne, canapé, fauteuil, table, le tout : blanc. Pour un million. Mes parents nous en ont donné six ! Donc, de telles facilités... oui, matériellement, cette chance... Pour le reste...

Évidemment, n'ai pas rompu avec Luce. Je n'ai même pas à en prononcer le mot : venu chez elle, dans l'intention de rompre (dans son petit studio modeste du Treizième arrondissement). J'ai juste pu dire que je lui reprochais certaines phrases, – certaines pensées – et je lui parlais avec cette voix douce que je me connais – pour lui prouver qu'elle ne m'aimait pas. Elle écoutait, sidérée, et brusquement éclata en sanglots. (J'avais dit que je n'étais pour elle qu'un produit de remplacement !) Sanglots convulsifs avec les spasmes qui m'effraient : je crus qu'elle allait se trouver mal. Et je l'embrassai, la caressai. Déjà, elle n'avait pas dormi de la nuit (à cause de ma dureté de la veille, et cela après avoir erré à travers rues... Qu'ajouter ? Nous sommes imbriqués l'un dans l'autre...

Le soir, (après-midi avec Luce) sortie avec mes parents chez *Laurent* (musique tzigane qui se déchaîne).

Travaille. Va-ce [*sic*] ?? Cette puissance, me semble-t-il... Tout à l'heure, au café, ai raconté à Luce un peu du passé de mes parents et de moi : comment, mon père la veille, et moi le lendemain, avons été emmenés par la police. Moi, à quatre heures du matin, la veille de l'oral du bac, et ma mère, sur le palier, penchée, me regardant partir, entre les deux policiers (oui, en ce temps-là, à Marseille, pendant l'Occupation). Et je vois des larmes couler sur les joues de Luce. Oui, donc, c'était cela... tout cela... (La musique joue, nostalgiquement...)

Mercredi, déjeune avec Belmont. Me semble qu'il ne peut plus me laisser tomber... Mon livre, mon œuvre, ma vie. Dieu. Je sens des choses qui envahissent mes yeux...